



NICOLAS CLAUSS - DOSSIER ARTISTIQUE - 2020

Démarche

A travers différentes focales, du portrait rapproché aux images de foules, mon travail a pour principal sujet la figure - et la condition - humaine.

C'est une tentative d'explorer le fil qui relie les individus, les corps, les masses, de travailler sur leur surface pour en faire émerger des couches plus profondes.

Pour cela, je mets en place des modes de déploiement non-linéaires de l'image filmée où la vidéo devient un territoire en mouvement, sans début ni fin. La temporalité est dilatée, l'image bégaye, se répète, joue du travelling et s'éloigne de sa destination première pour nous donner à voir, à éprouver et à penser la nature humaine dans un autre espace-temps.

Mes dernières œuvres représentatives sont *Agora(s)*, les séries *Endless Portraits* et *Endless Landscapes*, *Les Traversants* et *Frames*.

ENDLESS LANDSCAPES

vidéographies génératives, série en cours

1 moniteur + 1 ordinateur + 1 programme par pièce



Endless Landscapes est une série de pièces vidéographiques où figurent généralement des groupes de personnes, des foules, des scènes de la vie quotidienne filmées dans l'espace public. Dans ces pièces un très court instant, d'une à quatre secondes, est exploré dans le temps et dans l'espace. La vidéo y devient un paysage en mouvement, sans début ni fin, où la temporalité est dilatée, où l'image filmée s'éloigne de sa direction première pour s'aventurer vers d'autres possibles. L'exploration de l'image qui s'appuie sur le hasard algorithmique donne une nouvelle signification, un nouveau statut à ce qui a été filmé.

Ce travail se situe entre la photographie, l'image en mouvement, le documentaire, les arts visuels, l'anthropologie visuelle peut être et sans doute les arts chorégraphiques.

VOIR EXTRAITS VIDEO :

<https://vimeo.com/showcase/5558578>

Expositions :

- Vidéoformes, Clermont-Ferrand, 2020
- instants Vidéo, Marseille, 2021

Endless Landscapes, Paysages sans fin. Que sont ces paysages ? Principalement des visages, des silhouettes, des formes de l'humain, rarement personnalisés, ici, mais saisis dans des ensembles, dans des multiplicités. Et c'est déjà plus que l'amorce d'un travail : peut-être esquissent-ils une histoire, des histoires, la leur, en solo, à deux, à trois. Ce n'est pas important en soi, ça ne l'est que parce que ça nous permet de leur en inventer une, soit banale, soit raisonnable, soit merveilleuse, et c'est bien là notre travail de spectateurs en réponse à l'œuvre. Ce qui paraît plus important, c'est l'effet de tremblement perpétuel que Nicolas Clauss parvient à imprimer à chacun d'eux, et à tous. Pas un tremblement de peur, mais une vibration interne qui s'extériorise pour dire un quelque chose qui lui appartient en propre, et que c'est à chaque fois à nous de formuler. Vibration qui interroge donc : d'emblée la personne figurée dans son pas de va-et-vient semble hésiter en essayant de réfléchir à ce qu'elle est censée faire, puis revient sur ses pas pour marquer cette réflexion ; ou peut-être encore, comme si, de ce présent immédiat, elle voulait constituer non pas un souvenir, mais une mémoire, la mémoire anthropologique de ce que l'on fait sans y penser, constituer en quelque sorte un catalogue qu'elle compulsait à un autre moment, un moment incertain de soi, indéfini, rêve ou cauchemar. Chaque regard est inlassablement repris dans une double fonction de sujet-objet, comme si la première saisie du mouvement donnait corps au réel et que la deuxième appelait une concentration de la mémoire pour formaliser ce réel immédiat sous une forme tant soit peu définitive. Du coup, c'est comme se dévoiler à soi-même : gens qui traversent ou titubent à un carrefour, et les pieds hésitent plus encore que l'expression des visages ; ou ces enfants agglutinés en une masse parfumée de sourires plus indéfinis que celui de la Joconde, d'yeux innocents qui interrogent sans en avoir l'air, en attente de découvrir ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. Ailleurs, jeux entre pères et fils, jeux sur une plage, d'autres démarches évoquant un tango borgésien : corps et pensées se rejoignent dans la danse, dans un va-et-vient qui trame la musique silencieuse et secrète de chacun de nos gestes, de nos mouvements. Dans cette vibration hautement poétique Nicolas Clauss, en l'énonçant, ne cesse d'interroger le doute, ainsi que son passage infiniment répété de l'esprit vers le corps ou du corps vers l'esprit.

Jean-Paul Manganaro



Séoul



NYC



Hanoi



Hanoi

FRAMES

installation visuelle et sonore, 2018

12 boîtes en bois, 8 écrans, 9 ordinateurs, programme et son
coproduction Les Quinconces - L'espal, scène nationale Le Mans



Frames, terme polysémique qui signifie à la fois « cadres », « images » d'une séquence filmée ou encore « silhouettes », est une œuvre vidéo présentant des individus recroquevillés et contraints par la dimension des boîtes à l'intérieur desquelles ils évoluent. Les boîtes, huit caisses de bois assemblées verticalement et horizontalement pour former une pyramide, contiennent un corps, dans le même temps isolé et relié aux autres par sa condition. Pris individuellement le corps interprète sa propre partition de gestes, considéré au sein d'un ensemble, il participe à une sorte de pièce chorégraphiée.

Des mouvements du corps, désormais réifié, sont détournés et manipulés pour être ralentis ou fractionnés, puis répétés. L'installation répond à un programme aléatoire générant d'infinies combinaisons. Le mode aléatoire est envisagé à la fois comme outil de travail et langage formel. Il n'engage aucune narration et permet un renouvellement permanent de ce qui se joue, sans début ni fin.

Chaque écran est connecté à un ordinateur et peut diffuser 4 corps distincts (soit 32 personnes filmées). Les 8 ordinateurs sont eux mêmes connectés à un ordinateur maître qui exécute la partition visuelle et sonore. La pièce se joue en temps réel et se renouvelle sans cesse. Les boîtes peuvent aussi se vider de leur contenu laissant l'image à une boîte vide.

Expositions :

- Vidéoformes, Clermont-Ferrand, 2020
- Institut Français de Croatie, Zagreb, 2019
- Musée National d'Art, Wrocklaw, Pologne, 2019
- Le Tetris, Le Havre, 2019
- Les Quinconces, scène nationale du Mans, 2018



Frames. Comment traduire ce mot ? Peut-être préférer *emboîtements* plutôt qu'*encadrements*, l'un n'excluant d'ailleurs pas l'autre, puisque, après tout, chaque emboîtement est ici encadré. Cette élaboration sémantique est nécessaire s'il l'on veut saisir la multiplicité des métonymies que Nicolas Clauss développe. Des rectangles, donc, fortement encadrés, qui se dressent dans un alignement pyramidal. Chaque boîte, horizontale ou verticale, contient un corps, oui, un corps vivant qui, par des gestes, parfois par des sons, mime des mouvements, tous suspendus à la possibilité ou à l'impossibilité de se muer en actes. À moins que l'acte ne soit précisément celui-là, c'est-à-dire la recherche « aléatoire » de l'accomplissement qui se trace à travers ses tentatives, ses tâtonnements. Car les corps ainsi « mis en boîte » *tâtent* : et non seulement avec les doigts et les mains, mais avec les ensembles plus ou moins pointus qui les composent : genoux, têtes, épaules, dos, la seule partie restant molle et insonore étant les fesses. Claqueraient-ils des dents ? Ce n'est pas sûr. L'image de ce corps ne semble pourtant pas soumise à la contrainte, malgré l'exiguïté du contenant. La première sensation qui se dégage de cette vision est celle d'une fonction matricielle de la boîte, comme un ventre maternel en attente d'accoucher : aussi le corps à l'intérieur serait celui de quelqu'un qui doit encore naître et mime des gesticulations qui, par tâtonnements successifs, essaient de s'emparer d'un espace d'équilibre ou essaient de coder des sensations, comme pour calculer l'espace vital. Mais à l'autre bout de la perception figurale, cela pourrait ressembler aussi à des niches tombales où des corps se meuvent dans l'effort vain d(e s)'en sortir – comme en paraphrase de la grotte sans issue de Kierkegaard. Voilà alors qu'entre ces deux lignes lisibles se développe une figuration autonome qui est celle même de la vie : d'un bout à l'autre enfermée, enclose dans un espace qui, malgré tout, n'est vivable que dans les difficultés. Magnifique bas-relief d'un sarcophage romain. Et pourtant, il y a dans ce *Frames* quelque chose de viscéralement joyeux : cela tient à une clarté invasive de la scène dans son ensemble, au jeu minutieusement calibré des différents acteurs – ils ne peuvent faire que des gestes et des parcours très brefs, comme de petites étapes déconnectées et sans but dont ils ignorent tout, à part le tâtonnement comme une formulation possible de connaissance à redéployer dieu sait quand et où. Cela tient enfin à l'expression musicale qui accompagne chaque geste, chaque tentative : à moins que ce ne soient gestes et tentatives qui, aléatoirement, en provoquent les rythmes, comme autant de pulsations du cœur.

Jean-Paul Manganaro



VOIR VIDEO :
<http://www.nicolasclauss.com/frames/frames.htm>

LES TRAVERSANTS

Film 7'41" et 37' et Installation 3 ou 5 écrans, 2017
coproduction Centre Pompidou (Hors Pistes) - Marfret



Festival Hors Pistes, Centre Pompidou, 2017

Durant l'automne 2016, la compagnie de transport maritime MARFRET m'a accueilli en résidence à bord du *Marfret Guyane*, porte-conteneurs de 176 mètres d'une capacité de 1 700 conteneurs, au départ du Havre et à destination de Saint-Martin (Antilles); la traversée a duré 10 jours.

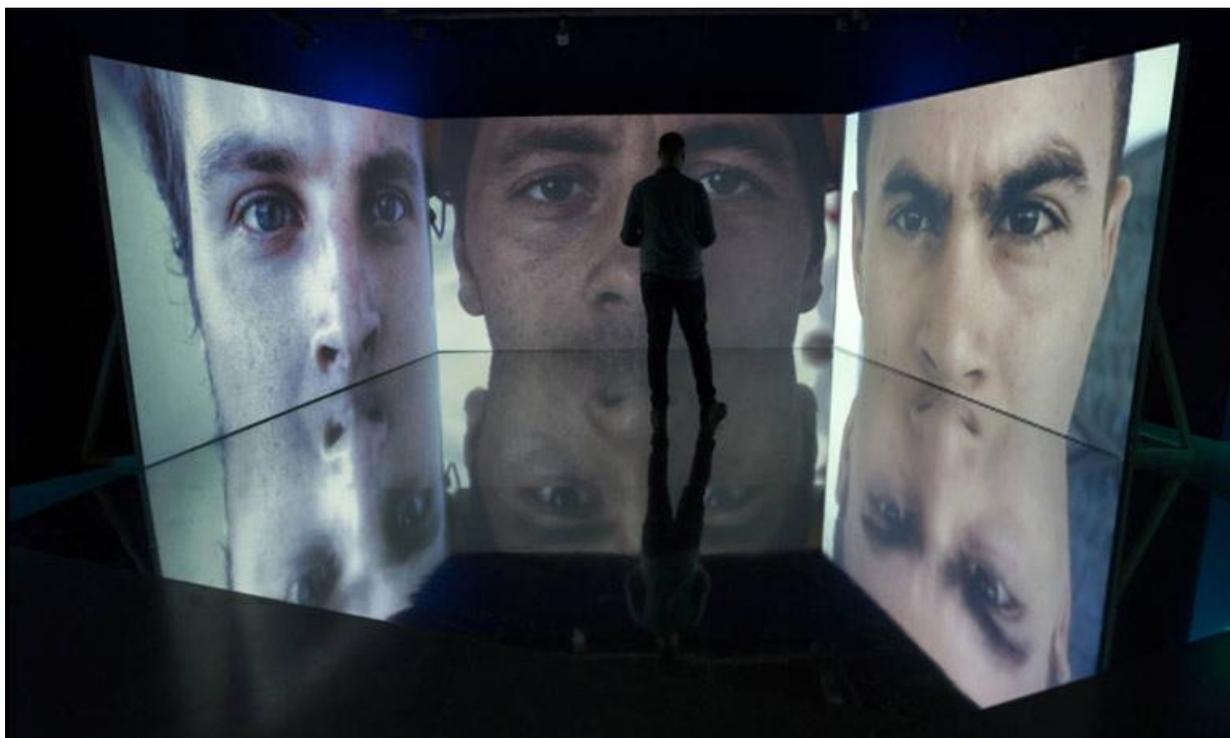
Au début il y a les conteneurs, la marchandise et l'échelle démesurée du port du Havre, puis le métal qui trace son sillon dans un tunnel de mer et de ciel. Dans ce tunnel, des gros plans, les regards caméra des marins, traversent.

Ce n'est pas la destination mais le mouvement incessant du navire qui importe, c'est le flux de marchandises, le télescopage des échelles, l'économie globalisée et ces regards singuliers.

VOIR VIDEO :

<http://www.nicolasclauss.com/traversants.htm>

Est-ce le port du Havre qui, de gauche à droite, s'en va, quitte son espace, entraînant avec lui ses grues, ses mâles et ses quais ? Une mouette court et vole en sens inverse, remonte le bref espace entre un temps et l'autre, les secondes qui s'égrainent. Non, ce n'est qu'un effet ; il n'y a que l'œil de l'artiste qui détermine l'espace et le temps. Dans un sens, dans l'autre, dans tous les sens du temps et du regard. Il va, il vient. Ici on traverse. Mais qu'est-ce que traverser : passer d'un point à un autre, mais dans quel sens ? Passer un pont, le traverser, une rue. Ici c'est l'eau, d'abord, d'où cet effet saisissant des lignes qui s'écartent et, mutuellement, se longent. Alors, c'est sans doute ça, comme si le port du Havre s'en allait. Comment traverse-t-on l'eau ?



Centre Pompidou Malaga, 2017

La traverser c'est peut-être perdre la tête, comme on perdrait les sens, ou du moins perdre sa dimension figée, et le regard glisse sur les choses qu'il voit sans les traverser. Ce traverser-ci, en fait, caresse avec violence, fixe tous les récits externes et internes du cargo, embarcadères et marchandises dans de lourds coffres, comme si un grand sultan partait pour un très long voyage. Qu'y a-t-il dans ces coffres ? Jamais on ne le saura, aucune écriture qui en dise l'essence. De même, l'œil de la caméra traverse les regards des matelots, muets, jusqu'au bout, regards bleus d'acier ou marbres bruns, forêts lointaines, d'où aucun récit ne perce : la caméra traverse ces yeux qui se noient dans la pensée d'un infini sans mots. Traverser c'est enfin fendre l'eau : voilà, le navire fend l'eau, la traverse, la partage, la fait gicler et exploser en mousse, la fait frémir, à bord et à bas-bord, inlassablement il la fait jouir. Sensorialité : magie du bulbe, comme un éperon il enfonce les flancs de l'eau, marquant un vaste sillon qu'il ensemence. Magie de l'œil de Nicolas Clauss qui sait saisir la beauté austère de ces frémissants brisant le cristal des vagues dans l'ivresse de joyeux abandons.

Jean-Paul Manganaro, préface du catalogue



Installation photographique, ENSM, Le Havre, 2017

Projections :

- VISUALCONTAINER (Festival Internazionale di Videoarte) - Milan 2018
- MIFF (Mumbai International Film Festival) - Mumbai 2018
- NOW & AFTER'18 (Autonomous Reality) - Moscou 2018
- Vidéoformes, Clermont Ferrand 2018
- "VISUAL POETRY", VIDEOBARDO BUENOS AIRE, Argentine
- Photophobia, Contemporary Moving Image Fest, Art Gallery of Hamilton - Canada 2018
- Ecole des Beaux-arts de Tel Aviv 2019
- Mandel Cultural Center, Tel Aviv JafoHa, Israel 2019
- National Gallery of Art Vilnius, Vilnius, Lithuania 2019
- Čiurlionis National Museum of Art, Kaunas, Lithuania 2019



catalogue

Expositions :

- Instants Vidéo, Marseille 2019
- Hors Pistes, Centre Pompidou Malaga 2017
- Centre Pompidou, Festival Hors Pistes, Paris 2017

AGORA(S)

Installation pour 5 écrans, 2015

coproduction Les Quinconces - L'espal, scène nationale Le Mans, Actoral, Seconde Nature



Millenium Art Museum, Beijing, 2016

Agora(s) est une installation visuelle et sonore, générative et immersive. Elle se déploie sur cinq écrans de quatre mètres de large (16/9).

Réunissant plus de 250 séquences de trois secondes de l'espace public, filmées dans une douzaine de lieux à travers le monde, la pièce explore le rapport plastique des corps individuels aux masses qu'ils forment en rendant ce rapport "chorégraphique" dans une recherche sur le mouvement, la répétition et la dilatation du temps filmique.

Les séquences filmées qui composent l'installation se jouent suivant une partition générative et semi-aléatoire. L'œuvre, qui explore et déconstruit la durée filmique, n'est ni figée ni linéaire, elle se déploie de manière infinie pour se renouveler sans cesse.

Agora(s) s'intéresse aux anonymes réunis dans l'espace public, formant des groupes de circonstances, agrégés par le hasard dans un même temps et un même lieu.

Extrait de « *L'image mobile de l'éternité* » de Matthias Youchenko, philosophe

"L'étrangeté produite ici n'est que l'expérience de la familiarité poussée jusqu'à son paroxysme, mais ce sentiment d'être étranger ne nous exclut pas pour autant de la scène regardée. Au contraire, nous finissons par pouvoir habiter l'image grâce à la fascination qu'exerce sur nous cette répétition. N'est-ce pas déjà la puissance d'habiter que contient toute habitude ? L'habitué étant celui qui, à force de frotter des parties de son corps sur les surfaces des mêmes lieux, à l'image des fesses de l'habitué du bar sur le plateau de la même chaise, finit par réussir à inscrire quelque chose du lieu en lui et inversement.

Il en va de même dans le rapport qu'entretient Nicolas Clauss avec les images. Quand il passe des heures et des heures à filmer sans autre but et qu'il déclare « c'est en restant juste à la surface des images qu'au bout d'un certain temps elles se troublent », on peut entendre cet étrange espoir désespéré qui ne place nulle autre attente que dans le fait d'être-là, devant, puis on *verra* bien, dans le temps propre à cette forme de présence. Se mettre dans un espace public avec un appareil photo ou une caméra sans y avoir été invité peut être un geste violent ou intrusif mais cela peut aussi signifier « baisser les armes », ne garder que ses yeux. Se mettre devant, se déposer là, comme un dépôt, un homme dont il ne resterait que le regard. Une absence d'homme ou une absence dans l'homme qui ferait image. Un regard non pas vide mais vidé d'intention comme pourrait être celui de « l'image qui nous regarde » pour reprendre une formule de Georges Didi-Huberman.

Tout semble se réécrire ou se reprendre pour nous permettre d'être simplement avec les gens qui sont là, de les accompagner c'est-à-dire de les côtoyer sans but. De la contemplation pourrait surgir comme une éthique de la passivité. Nous pouvons *prendre avec* nous et nous *reprendre*.

Du temps nous est donné. Et ce temps est la condition de l'habiter. Dans la reprise de l'image s'offre l'occasion de mieux montrer encore d'autres directions que les gestes pourraient emprunter, d'autres rapports qui pourraient se composer à l'image avec d'autres parties de l'image, avec d'autres gestes ou d'autres espaces. Nous sommes comme ralentis dans notre lecture à flux tendu de la linéarité des gestes pour nous arrêter à chaque saccade sur le temps que prennent les choses. Privés de l'intégralité et de la direction finale de leurs gestes, ne cherchant plus donc ce que *vont faire* ces gens que nous voyons, nous sommes aussi libérés d'avoir à chercher quel est le *sens* de ce qu'ils font pour nous déposer avec eux sur cette place."





Millenium Art Museum, Beijing, 2016

Expositions :

- MOVIMENTA, Nice, 2017
- Museo d'Arte Moderno de Bogota (MAMBO), 2017
- Museo de Antioquia, Medellin, 2017
- Millenium Art Museum, Beijing, 2016
- Les Quinconces, Le Mans, 2016
- Festival Actoral, Friche la belle de mai, Marseille, 2015

VOIR VIDEO :

<http://www.nicolasclauss.com/vdo/agoras.html>

ENDLESS PORTRAITS

portraits vidéographiques génératifs, série en cours

1 moniteur + 1 ordinateur + 1 programme par portrait



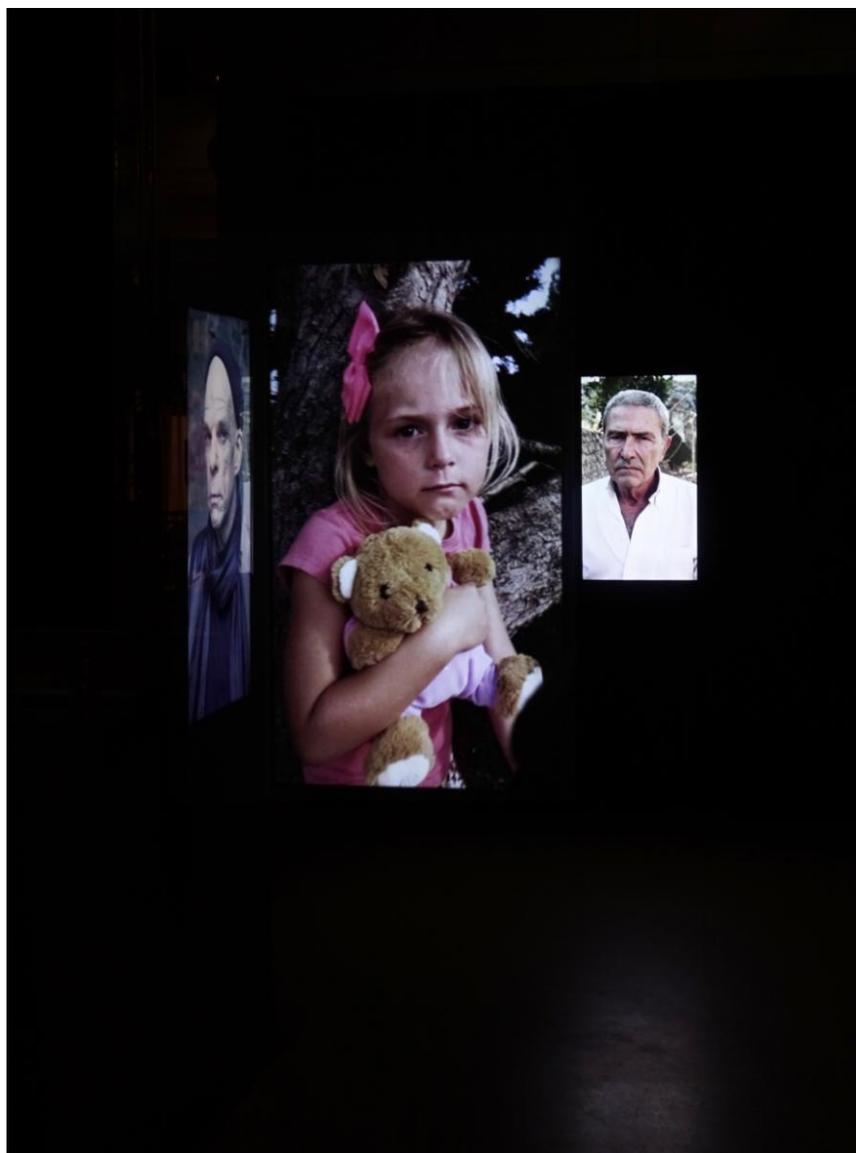
portrait de Denis Lavant, Paris, 2016

Poursuivant la recherche menée dans les vidéographies aléatoires, *Endless Portraits* est une série de portraits en mouvement. Présentés sur de grands moniteurs verticaux, ces portraits d'un nouveau genre explorent la dilatation du temps vidéographique. Ils n'ont ni début ni fin et rejouent à l'infini, selon une écriture générative, les quelques secondes de film dont ils sont constitués.

Extrait du texte de **Julie Cailler** pour **Point contemporain**, août 2017

"Le portrait se déploie à l'écran, il rejoue sans cesse une immuabilité qui n'est qu'illusion. Quelque chose varie indiciblement, quasi imperceptiblement et se meut en un infime ondolement. Toujours autre mais ressemblant, ce portrait laisse nos sens douter de ce qu'ils perçoivent. Quelque chose tangue à l'image, cette mèche de cheveux, les feuilles de cet arbre, un passant dans le paysage..."

À l'origine, trois secondes à peine. Trois secondes de matière filmée mais modelée par la matrice d'un ordinateur livrent une œuvre générative et sans fin que l'artiste nomme vidéographie aléatoire et dans laquelle les images s'écrivent, se réécrivent dans une chorégraphie libre et indolente. Le temps à l'œuvre s'étire, se suspend, se retire, se distend, vit, reprend son souffle, respire en une douce arthmie, pourtant il n'est ni continu, ni linéaire, il est multiple et les substances de sa pluralité s'interpénètrent. Travillées par le nombre, composées par l'algorithme, les images sont une partition indéfinie et onirique qu'aucune « réalité » du temps ne façonne. Nicolas Clauss explore dans ses œuvres la plasticité du temps et de l'image filmique, laissant volontairement cette plasticité lui échapper, laissant la rencontre résister à l'instant, traverser les durées, fasciner les regards."

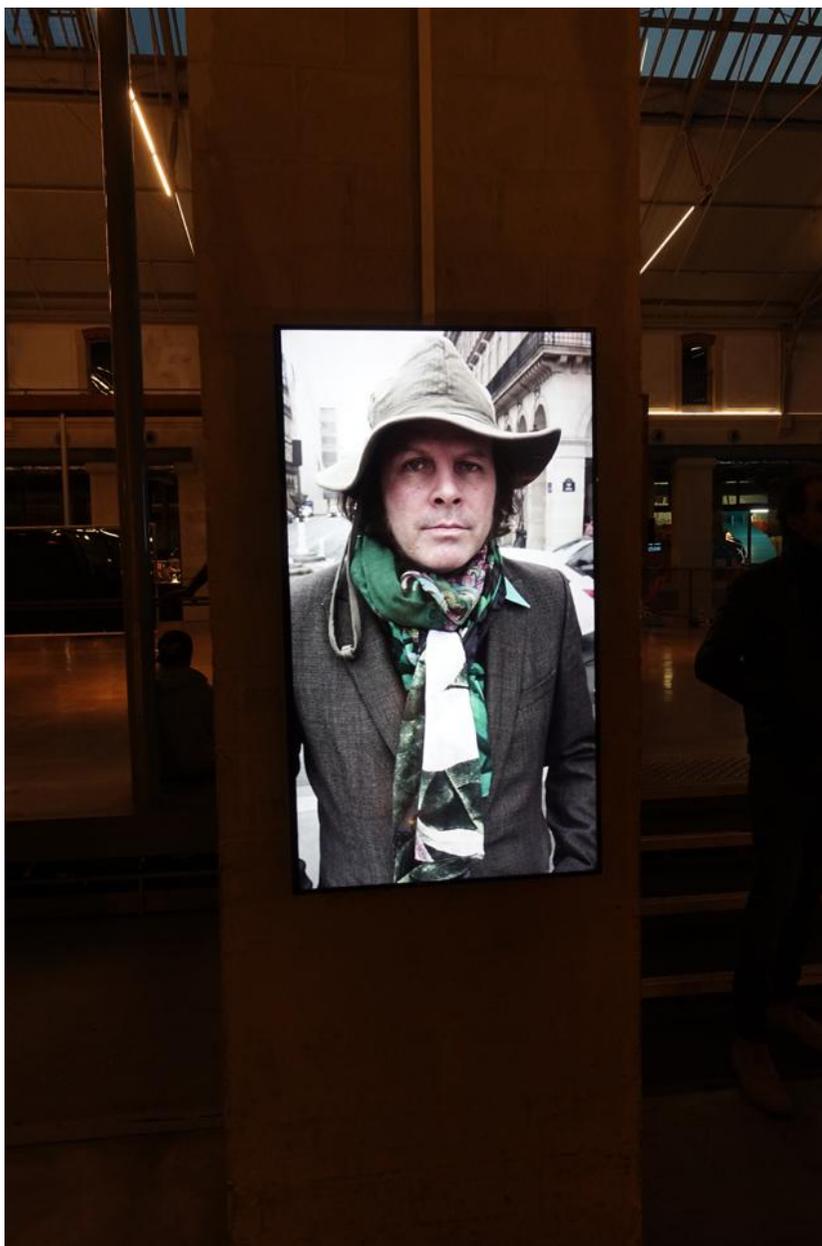


Le CENTQUATRE-Paris, Paris 2017

Texte de **Jean-Paul Manganaro** pour l'exposition au **CENTQUATRE-Paris**, octobre 2016

Endless portraits. Portraits sans fin. Mais aussi sans commencement, faudrait-il dire, pour mieux saisir que l'expression « sans fin » renvoie à l'intemporalité, à une création sur l'intemporel situé dans des espaces. Nicolas Clauss inscrit sa démarche dans le plus pur classicisme : si le grand modèle du genre demeure, contre vents et marées, la *Joconde*, on retrouve ici la fixité légendaire d'un regard troublant. On cherche toujours un point d'échappement face au regard figé qui ne nous lâche pas et qui se constitue en immuabilité, tantôt légère, tantôt grave ; mais force nous est de déclarer notre impuissance face à ce regard qui reste dominateur. Qu'est-ce qui change la donne dans ces « portraits sans fin » ? C'est une vibration intérieure du sujet que la caméra-vidéo essaie de capter et qui en fait une histoire individuelle, avec l'entassement de ses traces, de ses dérives : ainsi Wayne à New-York, Eva en Sicile, Model ou Mother and Child à Beijing, portent les marques d'une histoire secrète qui ne sera pas révélée au-delà de ce que l'on peut y voir et de ce qu'il est donné à l'imaginaire de chacun de formuler, d'exprimer, de recréer. C'est cela que Nicolas Clauss appelle l'« aléatoire » du personnage et de la proposition ; c'est l'hésitation, ou plutôt le frémissement que l'image dégage dans la constance de son tremblement : et pourtant ce n'est pas vraiment elle qui frémit, mais le paysage qui tout autour lui fait décor. C'est inscrire sa « petite » histoire dans l'arrière-plan qui bouge dans le même « infini » qu'est l'ordinaire du quotidien en souffrance de devenir Histoire, sans que cela puisse aboutir. Il n'y a plus, du coup, que le murmure de l'évènementiel qui accompagne le balancement du « reste » et essaie, avec douceur et tendresse, d'accompagner l'image dans un devenir qui ne lui appartient pas en propre : un « devenir sculpture » se trace, un *tutto-tondo* de sculpture, comme si la vidéo pouvait l'arracher à son ancien statut de peinture et l'amener vers une nature nouvelle à laquelle elle n'aurait jamais songé, qu'elle n'aurait su prévoir. C'est dans cette nouvelle épaisseur qu'il faut encadrer le travail délicat et minutieux que nous propose Nicolas Clauss.





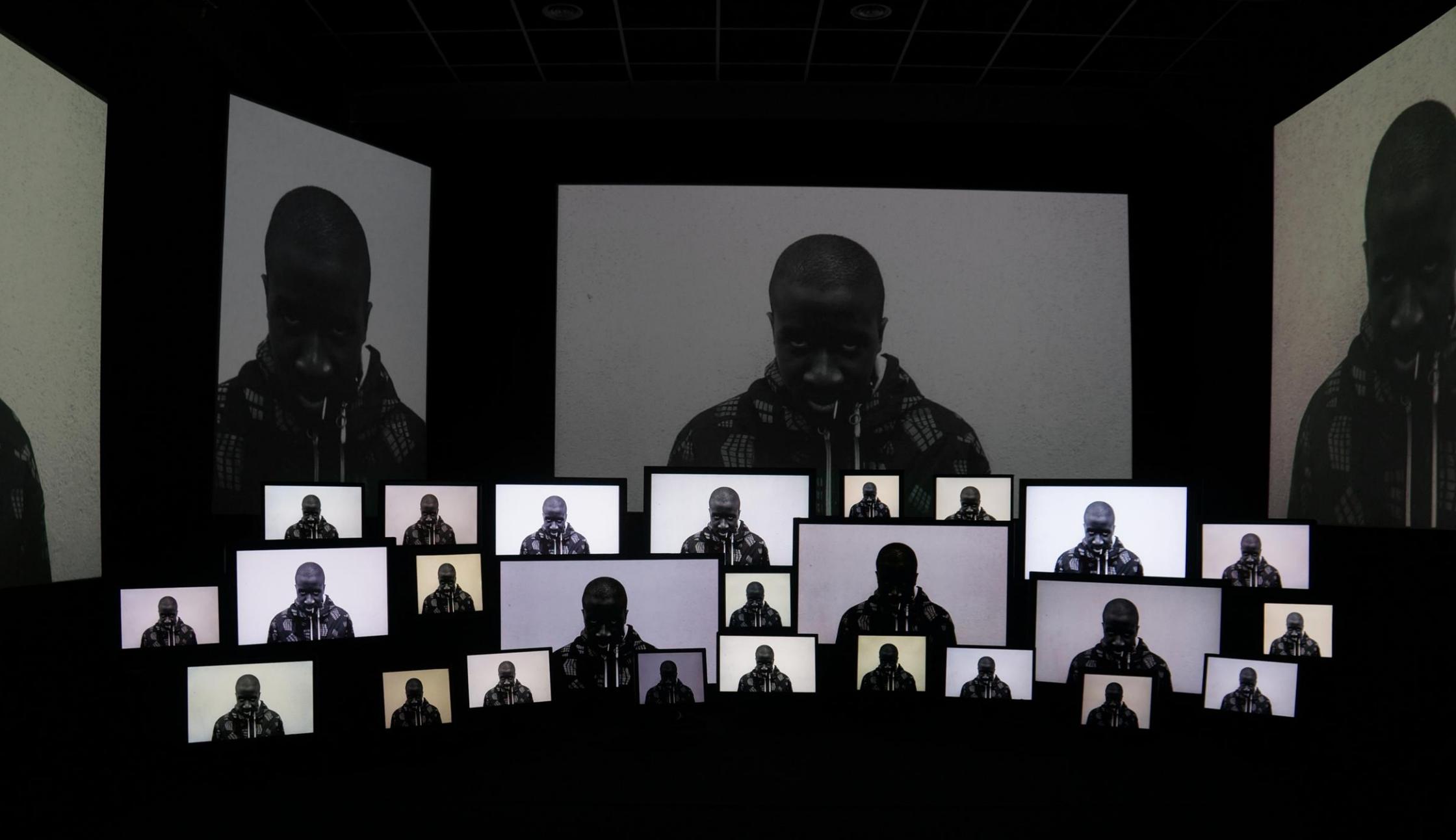
portrait de Philippe Katerine, Le CENTQUATRE-Paris, 2016

Expositions :

- Fort Saint-André, Villeneuve-Lez-Avignon, 2020
- MAMBO, Musée d'art moderne de Bogotá, 2017
- Museo de Antioquia, Medellin, 2017
- Le CENTQUATRE-Paris, 2016/2017
- Millenium Museum, Pékin, 2016
- Les Quinconces, Le Mans, 2016
- Photophore, Tremblay-en-France, 2015
- Art Bengaluru- Bangalore, Inde, 2015
- Institut for Provocation, Pékin, 2015
- Changjiang Biennale, Chongqing, 2015
- Festival Actoral, Marseille, 2014

VOIR VIDEO :

<http://www.nicolasclauss.com/vdo/Endless.html>



TERRES ARBITRAIRES

installation visuelle, immersive et sonore, 2011-2014
30 écrans, 9 ordinateurs, 8 enceintes audio, programme

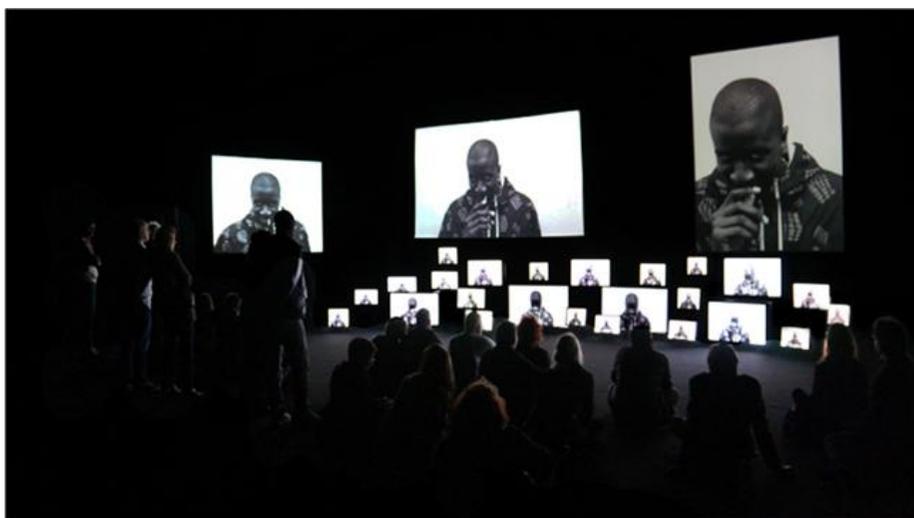


Nuit Blanche - Bruxelles - 2018

« Il nous reste toujours des terres arbitraires », Aimé Césaire (Cadastre, Ode à la Guinée)

L'installation égrène en un noir et blanc lumineux et doux 300 portraits co-construits de jeunes gens qui vivent dans la brique du Nord, dans le béton d'Evry ou les cités de Marseille et de Mantes-la-Jolie. Les 28 écrans synchronisés composent un amphithéâtre des banlieues, où apparaissent aléatoirement les noms des 1200 quartiers des 751 Zones Urbaines Sensibles inventoriés par l'Etat français : les Pyramides, les Epinettes, les Trois Ponts, le Val-Fourré, l'Estaque... Ces corps mis en scène, qui s'adressent directement à la caméra et donc au spectateur, jouent du stéréotype socialement construit du «jeune de banlieue ». Une création sonore composée à partir de 200 fragments reconstitue le bruit médiatique autour des cités : publicité des années 50 pour les grands ensembles, extraits de journaux télévisés, discours politiques, analyse de sociologues, tensions, paradoxes, mythologies contemporaines et silences suspendus...

Chaque installation donne lieu à une nouvelle forme, le dispositif est modulable. Il est constitué d'un ensemble de moniteurs de différents formats et de différentes tailles (4/3 et 16/9, de 15 à 50 pouces), d'images vidéoprojetées et d'un système diffusion sonore octophonique. L'ensemble des images et des sons suit une partition algorithmique exécutée par un ensemble d'ordinateurs en réseau.



Cartoucherie de Vincennes - 2012



Festival vidéoformes - 2012

Expositions :

- Nuit Blanche Bruxelles, 2018
- Musée des Beaux Arts de Mulhouse - La Filature scène nationale, 2014
- Les Quinconces L'espal, scène conventionnée, Théâtres du Mans, 2013
- Festival Vidéoformes - La Tôlerie - Clermont-Ferrand, 2013
- Festival ArtCourtVidéo - Palais de l'Archevêché, Arles, 2012
- Théâtre de l'Épée de Bois - Cartoucherie de Vincennes, Paris, 2012
- Le Chaplin - Mantes-la-Jolie, 2012
- La Condition Publique - Roubaix, 2012
- Festival les Instants Vidéo - Friche Belle de mai, Marseille, 2011
- Maison populaire - Montreuil (résidence) , 2011
- Théâtre de l'Agora - Scène nationale d'Evry (résidence), 2010

aide à la composition et programmation Max MSP/Jitter : **Christian Delécluse**

Coproduction : Nicolas Clauss, Théâtre de l'Agora-scène nationale d'Evry et de l'Essonne, ZINC-Friche la Belle de Mai et l'EPCC La Condition Publique. En partenariat avec la Maison Populaire de Montreuil et avec le soutien du DICRéAM (CNC), d'Arcadi et de DRJSCS-DRAC PACA (Identités, Parcours & Mémoire 2011).

VOIR VIDEO :

<http://www.nicolasclauss.com/terresarbitraires/vdo.htm>

NICOLAS CLAUSS - CURRICULUM

Expositions individuelles récentes (sélection)

2020

Endless Portraits, Fort Saint-André, Villeneuve-Lez-Avignon

Tableaux interactifs, Bibliothèque Méjanès, Aix-en-Provence

Frames, Videoformes, Clermont-Ferrand

2019

Frames, Institut Français de Croatie, Zagreb

Frames, Le Tetris, Le Havre

2018

Terres arbitraires, Nuit Blanche, Bruxelles

Frames, Les Quinconces - L'espal, Scène nationale, Le Mans

2017

Agora(s) + Endless Portraits, Mambo, Bogotá

Agora(s) + Endless Portraits, Museo de Antioquia, Medellín

2016

Endless Portraits, Le 104, Paris

Agora(s), Les Quinconces, Le Mans

Agora(s) + Endless Portraits, Millenium Art Museum, Beijing

2015

Agora(s), Actoral, Marseille

Endless Portraits, Tremblay-en-France

Agora(s), L'espal, Le Mans

Endless Portraits, IFP, Beijing, China

2014

Vidéographies, Lux scène nationale de Valence

Vidéographies, ACCA, Bogota, Colombia

Vidéographies, La Filature scène nationale de Mulhouse

Terres arbitraires, Musée des Beaux arts, Mulhouse

Antscape, Friche la Belle de mai, Marseille

2013

Terres arbitraires, L'espal – Scène conventionné, Le Mans

Ecce Home, 48 heures Chrono de la Friche La Belle de Mai

Flying puppet, Le BatoFou, La Réunion

White Vibes, Le Hublot, Nice

Vidéographies, Seconde Nature, Aix-en-Provence

2012

Îlots, Musée d'art et d'histoire, Langres

Le spectateur à l'œuvre, Carré Amelot, La Rochelle

Terres arbitraires, Palais de l'Archevêché, Arles

Ilots, Caves du marché couvert, Chaumont

Terres arbitraires, Épée de bois, Cartoucherie de Vincennes, Paris

Terres arbitraires, ECM Le Chaplin, Mantes-la-Jolie

Terres arbitraires, Condition Publique, Roubaix

2011

Terres arbitraires, Friche la Belle de Mai, Marseille

Terres arbitraires, Maison Populaire, Montreuil

2010

Terres arbitraires, Théâtre de l'Agora, scène nationale, Evry

Le spectateur à l'œuvre, Centre Bellegarde, Toulouse

2009

Tableaux interactifs, Théâtre de l'Agora, scène nationale, Evry

Or not toupie, Installation, Maison des Métallos, Paris

Expositions collectives récentes (sélection)

2019

Les Traversants (5 écrans), Instants vidéo, Marseille
Frames, WRO, National Museum of Contemporary Art, Wroclaw, Poland
Les Traversants, Mandel Cultural Center, Tel Aviv JafoHa, Israel
Les Traversants, National Gallery of Art Vilnius, Vilnius, Lithuania
Les Traversants, Čiurlionis National Museum of Art, Kaunas, Lithuania

2018

Les Traversants, "VISUAL POETRY", VIDEOBARDO BUENOS AIRE
Les Traversants, Photophobia, Art Gallery of Hamilton - Canada
Les Traversants, VISUALCONTAINER - Milan
Les Traversants, MIFF - Bombay
Les Traversants, NOW & AFTER'18 (Autonomous Reality) - Moscou

2017

Agora(s), Biennale Movimenta, Nice
Les Traversants, , Hors Pistes, Centre pompidou Malaga
Les Traversants, Centre pompidou, Festival Hors Pistes, Paris

2015

"Real/Unreal", Changjiang Museum of Contemporary Art, Chongqing, China
Art Bangalore, Bangalore, India

2014

Art court Vidéo, Arles
Vidéographies, Festival Actoral, Marseille
Instants Vidéos , Marseille

2013

Fès, Contro Zona, Venise
Fès, Biblioteca Arts Center, Alexandrie

Fès et Flying puppet, festival Digital Choc, Tokyo
Terres arbitraires, Vidéoformes, Clermont-Ferrand

2012

Fès, Festival Instants Vidéo, Marseille
White vibes - Biennale Passage(s)-Toulouse

2011

MMIX, Filmwinter Festival, Stuttgart, Allemagne
Touch Interactive 2011, The Public, West Bromwich, Royaume Uni
MMIX, Rencontre de l'Orme, Marseille
CHAIN LETTER, AC Institute, New York

2010

MMIX, Japan Media Art Festival, Tokyo
Théâtre de l'Agora, scène nationale d'Evry-Essonne
"la città ideale" par Cantiere Corpo Luogo, Forte Marghera-Venise
Or not toupie suites, La Draille

2009

installation White Vibes (tryptique) Citysonic, Mons, Belgique
Side Effects, Festival de Arte Digital, Belo Horizonte, Brésil

2008

un palpitant, Vidéoformes, Clermont-Ferrand
exposition de collages, Espace Zoomy, Apt

2007

exposition "NetSpace: Journey into Net Art" au MAXXI - National Museum of the XXI

2006

Seoul Media Art Biennale, Seoul Art Museum
Installation LesPortes, Espace Paul Ricard, Paris
BananaRam, Ancona, Italie
Galerie Pascal VanHoecke, Paris
Vidéoformes, Clermont-Ferrand

